

Concours de nouvelles

« Une journée en forêt méditerranéenne »

La pinède du vieux vigneron

par Olivier GLEIZES

Ce matin-là, Jean fut réveillé par le clapotis régulier que la fine pluie faisait sur le chéneau de sa chambre. N'ayant plus sommeil, il se leva lentement, s'habilla non sans difficulté, avança à pas de velours dans l'obscurité du couloir en s'appuyant au mur et descendit l'escalier qui le menait à la cuisine. Il ouvrit la persienne grinçante et fixa à l'horizon les premiers rayons matutinaux du soleil, dissipant les derniers nuages. Après un petit-déjeuner frugal, il pensa aux festivités qui allaient suivre. À midi, ce serait l'effervescence : ses trois filles, ses sept petits-enfants et le petit dernier, son arrière-petit-fils, s'étaient réunis chez lui depuis la veille.

Quelles que seraient ces réjouissances familiales, Jean éprouva le besoin de s'isoler sur ses terres. Aujourd'hui plus que d'habitude — peut-être à cause de l'âge vénérable qu'il atteignait — il était habité par une humeur saturnienne. Il emporta sa canne en frêne et quitta la maison encore plongée dans un profond sommeil en faisant très attention à n'y réveiller personne. En traversant la place silencieuse du village, il se remémora les interminables discussions emplies de passion qu'il avait eues avec les anciens du village, à l'ombre des micocouliers centenaires, au coucher du soleil. Et dire qu'il les avait tous enterrés ! Désormais il était le seul « ancien » encore en vie... Quand il y pensait, cela le désespérait. Il soupira et reprit sa marche. Au bout de la rue, il sortit du village, prit un sentier et flâna à travers son oliveraie ; malgré le poids des ans, il restait toujours admiratif devant cet olivier majestueux de bord de chemin : laissé pour mort suite au gel de 1956, il avait recepé et, de sa souche plusieurs troncs nouveaux lui permettaient d'arborer aujourd'hui une couronne qui dépassait les dix mètres de diamètre. Jeune centenaire, cet arbre tortueux sem-

blait immortel, insensible aux sécheresses estivales ou aux gelées tardives, comme si le temps ne pouvait avoir de prise sur lui. Le chant d'un chardonneret élégant le sortit de ses rêveries matinales et il poursuivit sa lente marche régulière en direction des collines.

Une demi-heure plus tard, il parvint enfin au tènement sur lequel il avait cultivé ses vignes pendant des années. Il surplombait son domaine... du moins ce qu'il en restait. C'en était hélas fini des hectares d'aramon, de syrah, de vieux carignan, de grenache et de cinsault qui avaient pourtant contribué à faire la renommée de ce vignoble accroché à des pentes particulièrement bien exposées au soleil. Ses vignes, il les avait transmises à ses filles qui avaient dû les arracher au bout de huit années, avec une peine immense, pour satisfaire la réforme de la filière viti-vinicole censée renforcer la compétitivité des vins européens. « Des sornettes ! » répétait Jean à l'envi à qui bon voulait l'écouter, car le vin se vendait bien à l'époque. Hélas ce cas ne fut pas isolé et des dizaines de vignerons avaient opté pour cette « prime à l'arrachage », cessant leur activité viticole sur plus d'un tiers de la surface communale, soit quelque trois cent hectares. Les collines alors striées par la régularité monotone des rangs de vigne avaient laissé place à une désolation la plus totale. Des centaines d'hectares étaient peu à peu envahis par des broussailles, des cistes cotonneux, des genêts scorpions, des genévriers cades, des bruyères arborescentes et une quantité d'autres buissons dont il ne connaissait même pas les noms. Cela faisait bientôt dix ans que la colline était abandonnée, laissée à un embroussaillage désordonné, régi par les seules lois de la concurrence naturelle. Rien ne restait plus dans le paysage qu'il avait tant aimé.

Il arriva enfin dans sa pinède, s'approcha de la capitelle en pierres sèches délabrée, poussa la porte en bois vermoulu et en sortit son chevalet de bois. Il plongea sa main calleuse dans sa besace pour en tirer quelques pinceaux ainsi que la toile qu'il avait commencé à peindre quelques jours auparavant. Il disposa une vieille chaise branlante face au paysage auquel il allait donner vie et s'assit enfin. Il s'installa à côté d'un pin maritime dont l'écorce rougeâtre et crevassée avait gardé la mémoire du temps : une trace noire vint souiller sa main de paysan. Il sourit, se rappelant à quel point ces arbres étaient des forces de la nature ; par deux fois un feu de sarments de vigne mal contrôlé avait mis le feu à la forêt et, alors que tous les cades et bruyères du sous-étage s'étaient consumés, les pins maritimes, protégés par leur grosse écorce qui leur servait de bouclier, avaient à chaque fois survécu.

Bien que ses gestes fussent moins agiles, son regard moins vif et le maniement du pinceau moins sûr, il ressentit beaucoup d'allégresse à ne faire qu'un avec cette nature méditerranéenne, à la croquer des yeux pour en restituer ses couleurs gorge-de-pigeon sur la toile. Dès les premiers coups de pinceau, il se sentit dans son élément au milieu des senteurs melliflues de thym, de romarin, de lavande sauvage et de résine de pin. Sa vue avait diminué ; aussi plissait-il les yeux afin de scruter la surface de l'horizon où il distingua sans peine l'imposante « femme allongée » ; c'était le nom que les locaux donnaient à cette montagne qui culminait à plus de mille mètres et qu'on apercevait de loin. Au deuxième plan, il commença à peindre toutes ces vignes arrachées qui étaient aujourd'hui, pour la majorité en état de friches. Son cœur amoureux de la terre ne put se résigner à restituer la réalité telle qu'elle lui paraissait et à peindre ce qui représentait à son sens une profonde désolation ; il imagina alors sur sa toile les ceps taillés en gobelets et les sillons de la vigne, redonnant vie à toute une colline. Puis son regard plongea en contrebas de la pinède, vers une de ses anciennes vignes. Quoiqu'il abhorât les accrues et autres garrigues qui remplaçaient les terres qu'il avait jadis travaillées, il ne put s'empêcher d'admirer cette ancienne vigne de carignan. Dès qu'elle fut arrachée, des dizaines, puis des centaines et enfin des milliers de pins maritimes avaient ensemencé toute la surface dénudée. Un de ses petits-fils ayant quelques rudiments forestiers s'était même amusé à leur ôter les branches les plus basses, « afin qu'ils poussassent droit » lui avait-il dit. Quelles raileries ne lui avait-il pas adressé à l'époque ! Quelle perte de temps... Il fallait ne pas vivre à la campagne pour consacrer du temps à pareilles tâches inutiles ! Au tout début, ce fut bien sûr un déchirement pour Jean de voir tant d'années de dur labeur emportées et d'apercevoir ses terres recouvertes par des pins toujours plus nombreux, capables de s'enraciner et de croître avec une facilité nonpareille mais néanmoins fascinante. Toutefois, il devait bien reconnaître aujourd'hui, avec le recul, que l'action de son petit-fils avait donné des résultats remarquables. Les pins avaient poussé rapidement et avec une belle recti-

tude ; les plus grands atteignaient déjà sept mètres au bout de dix ans et procuraient un ombrage appréciable. Des cèdres commençaient à prendre racine, les genévriers s'installaient progressivement tandis qu'une végétation secondaire constituée de chênes verts, d'arbousiers et de bruyères accompagnait les pins maritimes déjà préadolescents. Quelques frênes, aulnes et cormiers semés par son petit-fils constituaient une jeune ripisylve au ruisseau qui bordait la partie inférieure de la parcelle. L'action de l'homme couplée à l'aide de la nature avait permis à cette parcelle de passer de l'état de friche à celui de jeune forêt en l'espace de quelques années seulement ! Sur ces schistes a priori défavorables à la croissance et à l'épanouissement des arbres, la vie reprenait ; Jean entendait le mistral s'engouffrer et vrombir dans les houppiers étriqués de ces jeunes pins maritimes. Dans quelques semaines, au moment de la sieste, il entendrait les cigales accrochées aux pins le bercer de leur chant entêtant. Il peignit cette renaissance qui lui redonnait de l'espoir dans ses moindres détails : l'eau s'écoulant dans des ruisselets d'ordinaire secs, les papillons butinant des touffes de thym et de lavandes et les intrépides mésanges charbonnières construisant leur nid.

Jean fut contraint de sortir de sa contemplation car onze heures sonnaient déjà au clocher de l'église. Abrité du soleil par les houppiers des pins, il sortit de sa besace de quoi grignoter avant de se remettre en marche et prit soin de ranger la toile à l'intérieur de la capitelle pour la faire sécher. Puis il s'en alla.

Son esprit était toutefois entièrement tourmenté par les questions qui lui venaient en tête. Toutes ses vignes deviendraient-elles un jour de la forêt comme cette pinède dans laquelle il se sentait si bien ? Ou végèteraient-elles toutes à l'état de lande ou de garrigue désordonnée qu'il exécrait tant ? Un de ses petits-enfants redonnerait-il un jour son lustre d'antan et ses lettres de noblesses aux terres restées en friches en revenant à la culture viticole initiale ou en y plantant des arbres ? Le verrait-il seulement ? Une douleur le ramena à la cruelle réalité ; son genou le faisait souffrir abominablement. Il n'était vraiment plus raisonnable à son âge de s'aventurer aussi loin. Il repassa devant les oliviers que son grand-père avait plantés, leva les yeux et vit au loin les derniers fidèles qui sortaient de la messe. Sa profonde mélancolie s'estompa au fur et à mesure qu'il se rapprochait de sa maison ; à son âge il savait se satisfaire de petits plaisirs : l'apaisement que lui procuraient la promenade solitaire dans sa pinède et la contemplation émue d'un paysage, d'un olivier, d'un pin ou d'une vigne, les souvenirs d'une longue vie heureuse et les retrouvailles familiales. En somme, c'était là tout ce qu'il lui restait de sa vie passée. Les cloches d'airain de l'église sonnèrent à nouveau ; le vieillard s'arrêta et les fixa ; elles annonçaient midi. Jean entra alors dans sa quatre-vingt-dixième année.

O.G.